

Catherine Mavrikakis

Autel de la mère

En un monument de mots élevé à la mémoire d'une mère tyrannique, l'auteure québécoise raconte un amour plus fort que la colère.



Comment savoir quelque chose de ses parents ? Un an jour pour jour après la mort de sa mère, Catherine Mavrikakis refermait son journal de deuil, *L'Absent de tous bouquets*. Un titre emprunté à Mallarmé pour désigner une femme que la littérature n'intéressait pas, ni les écrits de sa fille, qu'elle n'a jamais lus. Est-ce pour cette raison que *L'Absent* s'ouvre sur un reproche, « *Tu n'as jamais cultivé ton jardin* », pour signifier « tu n'as pas voulu apprendre à lire, à penser par toi-même » ? Car, l'écrivaine en est persuadée, la littérature aurait pu sauver sa mère de l'ennui. « *Tu y aurais appris qu'il est normal que les femmes rêvent d'autre chose que leur mari* », écrit-elle à celle qui aura vécu dans l'attente d'un époux absent et dans la nostalgie d'un pays, la France, qu'elle avait quitté en 1957 pour le Québec.

De cette jeunesse française, de la guerre et de l'Occupation, M^{me} Mavrikakis ne disait rien. Elle mettait, en revanche, un point d'honneur à ce que ses enfants perfectionnent leur accent français, persuadée qu'ils réaliseraient un jour son rêve de retour à la terre promise. « *La France, c'était ce que ma mère m'imposait*, confie Catherine Mavrikakis à *Lire Magazine littéraire*. *J'étais en colère contre ce pays qui m'avait volé ma mère, tout en éprouvant une fascination pour sa littérature, qui m'a sauvée.* » Si ce ressentiment s'exprimait par des cris, seul moyen de communication chez les Mavrikakis, la fille n'a jamais pu en expliquer les raisons à sa

mère, autrement qu'à travers ce texte où se reliait troisième personne et adresses directes. « *De son vivant, il me semble que je ne lui parlais jamais. Nous bavardions de tout, mais jamais je n'aurais osé lui dire quelque chose de très intime, jamais elle ne se serait abandonnée à me confier une histoire qui l'aurait touchée. Nous parlions, mais tu ne me parlais pas. Je ne te parlais pas.* » Un texte qui lui paraît dès lors impudique, seul lieu où il lui aura été possible d'appeler sa mère « maman ».

UNE PLUME EN COLÈRE

Les non-dits affluent pourtant, esquissant le portrait d'une mère aimée mais tyrannique : « *Ici, je n'écrirai pas la violence, les tortures, les méchancetés. Ici, je n'exposerai pas crûment ma colère. Je transforme tout en petits fragments mélancoliques.* » Quand on lui demande si ce silence imposé ne contrarie pas son travail de deuil, elle indique avoir volontairement préféré la mélancolie à la colère, « *sentiment destructeur* » auquel elle a souvent été associée au Québec, où elle

d'espionnage, de *L'Absent*, les deux ayant été pourtant écrits à quelques mois d'intervalle. Mais on reconnaît dès les premières lignes un ton, un décalage vis-à-vis du réel qui font sa signature.

« LIVRE-CALISSON »

Comme chez Marguerite Duras, que l'écrivaine révère, le personnage de la mère apparaît de loin en loin. Et c'est encore lui que sa fille met en scène aujourd'hui, consciente de livrer sa propre version de la défunte. « *Mon frère ne l'a pas reconnue quand il a lu le livre* », s'amuse-t-elle, convaincue que tout individu possède des identités multiples. Elle souhaitait écrire non pas un livre à l'image de sa mère, mais un « *livre-calisson* », confiserie symbolisant la France dans l'imaginaire québécois. Une manière de rendre un dernier hommage à celle qui vivait à l'heure de Paris. « *Ma mère aurait pu être quelqu'un d'autre. Elle nous a donné une image de la féminité tout à fait triste.* » Une image contre laquelle l'écrivaine s'est construite : « *La famille est un mensonge. On pense que les autres existent pour nous, alors qu'ils existent avant tout pour eux-mêmes. Ma mère a voulu nous faire croire à ce mensonge qui nous a emprisonnés.* »

Catherine Mavrikakis ne se livre pas à un exercice cathartique. En commuant ses souvenirs en mots, elle leur offre un endroit où reposer, à l'ombre de la statue de la défunte. Elle s'autorise enfin à lui parler, à renverser un rapport d'autorité trop longtemps déséquilibré. « *Je sais que mon geste de jardinière n'est pas pur. Je m'assure que tu es morte, j'apprivoise la terre que tu es devenue. Je salis mes mains pour l'enterrer encore et davantage.* » Mais, qu'on ne se y trompe pas, si l'âpreté de cette relation mère-fille traverse le texte, ce n'est pas elle qui l'emporte. « *Je crois que l'amour que j'avais pour ma mère est ce qu'il y a de mieux en moi. Dans L'Absent, j'ai pu en faire une matière.* » Une matière qui, sublimée par l'écriture, forme un joyau. **Laëtitia Favro**

**« JE M'ASSURE
QUE TU ES MORTE,
J'APPRIVOISE LA TERRE
QUE TU ES DEVENUE »**

vit et enseigne. Dès son premier roman, *Deuils cannibales et mélancoliques* (paru en 2000 au Québec, en 2020 en France, aux éditions Sabine Wespieser), elle s'insurge contre le sort qui lui ravit ceux qu'elle aime. Le lecteur y découvre une langue où l'humour vient cajoler les sujets les plus graves, et une fascination, omniprésente dans son œuvre, pour les fantômes.

Mais son texte le plus violent, à l'encontre du Québec du moins, demeure *Ça va aller* (2002, non publié en France), pavé dans la mare jeté par une héroïne furibarde qui taxe ses compatriotes d'autosuffisance et de médiocrité. Si l'on retrouve dans toute son œuvre des thèmes communs et une irrésistible verve narrative, l'écrivaine n'est jamais là où on l'attend, craignant d'être enfermée dans une case. Peu d'éléments rapprochent *L'Annexe* (Sabine Wespieser, 2020), qui emprunte les codes du roman



★★★★★
**L'ABSENTE DE TOUS
BOUQUETS**
CATHERINE
MAVRIKAKIS
192 P., SABINE
WESPIESER, 18 €